la Croix
18 RUE BARBES
92128 MONTROUGE CEDEX - 01 74 31 60 60

15 SEPT 11
Quotidien Paris
OJD : 94439

Surface approx. (cm²) : 759
N° de page : 14-15

ROMAN Vingt ans après « L'Appât », Morgan Sportès décortique dans un terrifiant et glaçant « roman vrai », implacable de réalisme, l'enlèvement, la séquestration et l'exécution de Ilan Halimi par « le gang des barbares »

Un crime de notre époque

SOPHIE CHIVET / AGENCE VU

Morgan Sportès *(ci-dessous)*: *« Je me suis retrouvé dans des zones étranges, des marges impensées mais bien réelles de la société. »*

Eléments de recherche : EDITIONS FAYARD : uniquement les titres parus après le 1er janvier 2009, toutes citations

la Croix
18 RUE BARBES
92128 MONTROUGE CEDEX - 01 74 31 60 60

15 SEPT 11
Quotidien Paris
OJD : 94439

Surface approx. (cm²) : 759
N° de page : 14-15

TOUT, TOUT DE SUITE
de Morgan Sportès
Fayard 386 p., 20,90 €

C'est un coup de massue, le livre coup de poing de la rentrée. Un uppercut qui sidère, brise le souffle, affole l'esprit. Le révélateur à l'acide d'un fait-divers que l'on aurait tort de cantonner aux marges de la société. Dans ce « roman vrai », implacable de réalisme, Morgan Sportès retrace, comme un enquêteur et un médecin légiste, l'engrenage terrifiant qui a conduit à l'enlèvement, à la séquestration et à l'assassinat de Ilan Halimi, par ceux que l'on a trop commodément baptisés « le gang des barbares ».

Plongée méthodique dans la mécanique folle d'un crime prémédité, à base d'appâts féminins et de techniques informatiques rudimentaires (téléphones portables et Internet) diablement efficaces, au point de berner pendant des semaines les services de police. Récit glaçant autour de la figure d'un caïd, auréolé par ses séjours en prison, minable et déboussolé, qui tient sous sa domination une vingtaine d'acolytes de hasard, consciences en jachère, recrutés dans les zones grises de la banlieue. Leurs motivations sont inspirées par la société de consommation : avoir du fric, vite. Ce *« tout, tout de suite »* qui sert d'impératif catégorique à des temps impatients, gavés de spectaculaire, avides de jouissance immédiate.

Morgan Sportès dresse le constat inquiétant de la dérive de notre époque.

Yacef (1) en a déduit que le kidnapping avec demande de rançon serait lucratif. À condition de trouver de bonnes cibles. Il envoie au front des allumeuses terrorisées et par trop voyantes. Avant de sélectionner l'appât idéal qui fait tomber dans ses filets un vendeur de téléphones, juif, donc décrété *« pété de thunes »* par son tortionnaire. Séquestré nu en plein hiver dans des caves pouilleuses et glaciales, bâillonné, menotté, entravé, affamé, frappé, torturé, l'otage devient l'objet de marchandages, sur fond de jeux de pistes improvisés, mal maîtrisés, qui dérapent de jour en jour. Jusqu'à l'issue fatale, bestiale.

Morgan Sportès revendique son travail de romancier qui reconstruit le réel, à la manière du Truman Capote de *Sang froid (lire l'entretien ci-contre)*. Style hyperréaliste, phrases lapidaires, sèches, nerveuses. Pas de commentaires. Les faits, rien que les faits. Et des personnages qui s'agitent et se noient dans cet effroyable théâtre d'ombres. Il ne brode pas, monte son récit et agence les éléments de la tragédie avec une redoutable précision.

Vingt ans après *L'Appât,* minutieuse reconstitution d'un fait-divers dicté déjà par les mêmes aspirations (dont Bertrand Tavernier tirera un film impressionnant), Morgan Sportès dresse le constat inquiétant de la dérive de notre époque. Ces « barbares » ne sont pas étrangers à notre monde. Ils sont nos enfants, gavés d'images, privés de mots, aux comportements de prédateurs, abandonnés à des valeurs dévastatrices. Morgan Sportès dévoile le miroir noir de ce drame : ce qui surgit de l'ombre, c'est bien *« l'âme sauvage de nos sociétés »*. Une interrogation, terrible, hante ce roman : *« à quels enfants allons-nous laisser le monde ? »*

JEAN-CLAUDE RASPIENGEAS

(1) L'auteur a modifié tous les noms, seule entorse à son principe de réalité.

la Croix
18 RUE BARBES
92128 MONTROUGE CEDEX - 01 74 31 60 60

15 SEPT 11
Quotidien Paris
OJD : 94439

Surface approx. (cm²) : 759
N° de page : 14-15

ENTRETIEN **MORGAN SPORTÈS,** romancier

«J'écris là où ça fait mal»

FRÉDÉRIC STUCIN/M.Y.O.P.

la Croix
18 RUE BARBES
92128 MONTROUGE CEDEX - 01 74 31 60 60

15 SEPT 11
Quotidien Paris
OJD : 94439

Surface approx. (cm²) : 759
N° de page : 14-15

A quel moment avez-vous ressenti la nécessité d'écrire ce livre ?

Morgan Sportès : Depuis une dizaine d'années, je voulais écrire sur la banlieue. Mais je n'y connais rien. Je suis un « bobo ». J'assistais régulièrement à des procès au tribunal de Bobigny. C'est le cul de basse-fosse où vient s'entasser toute la misère humaine. On y voit des scènes qui se situent entre *Voyage au bout de la nuit* et *L'Opéra de quat'sous*. On y découvre surtout la face cachée de nos sociétés. Quand l'affaire Halimi a surgi, j'ai vu à quel point elle cumulait des symptômes signifiants, notamment sur l'opposition Paris-banlieue.

Le père de Fofana est un paysan du nord de la Côte d'Ivoire, arrivé en France d'abord seul et qui a fait venir sa famille, quand les portes de la France étaient grandes ouvertes ; la mère ne sait ni lire ni écrire. La première génération a trimé sans rien dire, en restant dans son coin. Mais lui, Fofana, est français, né en France, comme 90 % des gosses impliqués dans cette histoire.

Nous sommes donc bien face à un tableau actuel de la France. La société se trouve avec des gosses déchirés entre des origines diverses, des identités incertaines, revendiquées avec violence. Cette retombée de la mondialisation est une donnée nouvelle par rapport à *L'Appât*. Ce nouveau quart-monde est désormais bien installé. Ce n'est plus un problème de police mais bel et bien un défi politique.

J'y voyais aussi l'aspect religieux. Sur les 25 inculpés, huit sont convertis à l'islam, dont trois Noirs et quatre Blancs. Ils vivent avec une idée infantile de l'islam, la tête farcie, par ailleurs, des images sommaires et bêtifiantes de la sous-culture de masse. Ces gosses n'ont aucune conscience politique de leur malaise. Ils sont dans une révolte impulsive et primaire, qui se manifeste par une extrême violence. Ils ne savent même pas ce qui les opprime. Nous sommes face à *« la banalité du mal »*, décrite et analysée par Hannah Arendt.

Dans votre roman, vous vous en prenez à l'usage qui a été fait du mot « barbare » dans cette affaire…

M. S. : Oui, je récuse ce terme. Barbares, pour la dimension de cruauté, je veux bien, mais pas dans le sens « étranger » que recouvre ce mot. C'est trop facile. Ces gosses sont directement nés de la société française, issus de l'école française. Ils ne maîtrisent ni l'orthographe ni la grammaire. Que disent les psychiatres confrontés à ces affaires-là ? Ces meurtriers ne verbalisent pas. Ils ne peuvent pas conceptualiser ce qu'ils font. Faute de mots, ils passent à l'acte. L'autre n'existe pas pour eux. Ces gosses sont englués dans les choses, dans l'oubli de l'être heideggerien. L'école ne fonctionne pas et tout, dans les médias, contribue à les abrutir. Qu'on songe à la phrase de Patrick Le Lay, à l'époque PDG de TF1, qui se vantait de *« vendre du cerveau humain disponible »* aux publicitaires… Cet aveu signe aussi le mépris du capitalisme moderne vis-à-vis des masses.

Mais attention au retour de manivelle. Tôt ou tard, il y aura un prix social à payer. Et quand on songe que le « tout tout de suite », la devise de ces gamins, est aussi celle des financiers, des spéculateurs…

En même temps, un assassin a sa propre psychologie. On ne peut pas expliquer un meurtre uniquement par des causes ou des déterminismes sociologiques.

Comment avez-vous travaillé ?

M. S. : Je me suis inspiré des lieux, que j'ai longuement arpentés, explorés. J'ai interrogé des protagonistes (policiers, juge, témoins annexes) et mon avocat a rencontré pendant plusieurs heures Youssouf Fofana (qui lui a tenu un discours incohérent, délirant). Après avoir eu accès au dossier de 8 000 pages, je me suis livré à un énorme travail de synthèse et de chronologie. J'ai opté pour l'hyperréalisme. Comme un peintre qui prend une photo, la retravaille et met l'accent sur certains détails, je me saisis de faits réels et je les reconstruis.

Au début de certains chapitres, vous placez en exergue des paroles de rap où dominent la haine, la domination de l'autre, la volonté de puissance sur les filles, réduites à l'état d'objet Pourtant les rappeurs sont volontiers mis en valeur dans les médias, traités comme des modèles…

M. S. : J'ai voulu mettre ces paroles comme un contrepoint musical à un texte objectif, hyperréaliste. Les gosses prennent ces paroles à la lettre. Quand je regarde la télévision, je vois la violence à l'état brut, sans recul politique. On se tire dessus, on se tabasse, sans aucun contenu. Pourquoi voulez-vous que ces gamins articulent ensuite une pensée consciente ?

Vous écrivez qu'entrer dans l'âme du tortionnaire et meurtrier, c'est *« entrer dans l'âme sauvage de nos sociétés »*…

M. S. : Oui, la violence de la sous-culture contemporaine, sur fond de misère économique et symbolique, est une nouvelle sauvagerie. Les kidnappings sont fréquents entre dealers. La multitude de petits trafics de cette économie souterraine s'internationalise. Et, à l'autre bout, avec les scandales financiers, on s'aperçoit que la classe possédante satisfait, à sa façon, les mêmes désirs que les gosses de banlieue. C'est effrayant. Marx en 1848 écrivait déjà : *« L'aristocratie financière, par ses gains et par ses jouissances, est la résurrection du lumpenprolétariat au sommet de la bourgeoisie. »*

Avez-vous songé à renoncer ?

M. S. : Oui, j'ai failli laisser tomber à plusieurs reprises. Par moments, c'était trop dur. Je me suis retrouvé dans des zones étranges, déprimantes, des sortes de non-lieux inexplorés, des marges impensées mais bien réelles de la société. Ce fut une traversée extrêmement pénible. Tous mes livres portent sur la complexité du monde contemporain. On ne vit plus de situations claires aujourd'hui. Je montre ce que deviennent les enfants de la société actuelle et j'écris là où ça fait mal. C'est aussi le rôle de l'écrivain.

RECUEILLI PAR J.-C. R.